SUPPLÉMENT POÉSIE – MEXIQUE ÉTÉ 2016

des lettres
marché

CIRCÉ 12 RUE PIERRE ET MARIE CURIE 75005 PARIS Tél. 01 44 07 48 39 mdlp@evous.fr Poesie.Evous.fr

PHOTOS : VALENTINA SINIEGO / PAULA ISLAS / DR

LES TROUBLANTS ÉCHOS de la poésie mexicaine

Le Mexique à l'honneur. Après la Belgique, traversons l'Atlantique pour nous retrouver en Amérique du Nord, auprès d'un pays aux racines hispaniques mais qui a su se forger une identité et une culture – poétique notamment – empreintes d'une grande modernité. Ce ne sont pas moins de huit poètes qui viennent ainsi, en délégation, du mercredi 8 au dimanche 12 juin 2016, pour ce 34e *Marché de la Poésie*, et pour quelques événements en Périphérie, les 6, 7, 13 et 14 juin.

PAR PHILIPPE OLLÉ-LAPRUNE

L'UN DES PRINCES les plus brillants du monde préhispanique dominé par les Aztèques fut un poète : Nezahualcóyotl. Depuis ces temps lointains la poésie a eu une présence profonde dans la vie mexicaine, avec un sens de la fidélité et de l'héritage peu commun. La transmission de cette parole se fait avec passion mais sans heurts : les auteurs se reconnaissent entre eux, et la passation du rôle de détenteur de ce genre littéraire ne pose aucun problème. Contrairement à d'autres traditions, l'évolution ne se fait pas par opposition aux autres, aux aînés en particulier, sinon comme portée par une douce continuation. Les temps de la Colonie sont bien sûr marqués par le baroque dont le plus brillant et le plus célèbre représentant est une femme : Sor Juana Inès de la Cruz, auteure qui manie une langue flamboyante, chargée et souvent complexe. Elle a fort heureusement été mise en avant depuis plus de trente ans et cette reconnaissance l'a sortie d'une marginalité où certains voulaient la confiner. Son destin tragique et sa présence emblématique au sein de ces Lettres mexicaines en font une icône très présente.

Le XIXe siècle est celui de l'Indépendance, celui d'une recherche d'originalité, comme dans beaucoup de pays d'Amérique latine : les auteurs sont partagés entre l'écoute de l'affirmation nationaliste et les voix venues d'ailleurs qui font évoluer l'écriture. Pour la langue espagnole le géant de ce temps est Rubén Darío, le génie nicaraguayen qui saisit les découvertes de Baudelaire ou Verlaine et les fait passer dans ses propres textes. D'autres, comme l'argentin Leopoldo Lugones, en font de même. La modernité entre dans cette langue et des auteurs mexicains s'y engouffrent… L'œuvre de Ramón López Velarde, courte et tranchante, s'inspire directement de ces esthétiques plus troubles, où la beauté se cache là où on ne l'attend pas toujours, et les sentiments naissent dans la confusion la plus extrême pour mener à des perturbations que son univers poétique met en avant. De même José Juan Tablada innove, est à l'écoute aussi bien des traditions japonaises que des derniers textes en vogue à Paris. Leurs œuvres sont marquées d'une empreinte si personnelle que les influences n'étouffent en rien la singularité de leurs voix. Le XXe siècle est longtemps marqué par cette recherche de synthèse entre l'élaboration d'une poésie indépendante et ancrée dans le local et la tentation de dialoguer avec les poésies du monde, sur un même pied. Bien sûr, ce sera vers la synthèse de ces tendances que s'avancera cette écriture par la suite.

La poésie a eu une présence profonde dans la vie mexicaine, avec un sens de la fidélité et de l'héritage peu commun.

Une opposition marque la poésie mexicaine, révélatrice du peu de poids des avant-gardes dans ce pays. Les voix différentes qui proposent d'une part la rupture tapageuse, souvent marquée par des revendications nationalistes, et d'autre part, la synthèse de la poésie universelle qui tente d'avaler toutes les influences, tout en respectant les formes, constituent les pôles de cette dynamique. L'exemple le plus frappant vient de ces années post-révolutionnaires. Les plus brillants poètes de leur temps, regroupés autour de la revue *Contemporáneos*, comme Carlos Pellicer, Xavier Villaurrutia ou José Gorostiza, réussissent à développer des œuvres originales et ancrées dans les mouvements les plus actuels des poésies du monde. Ils traduisent aussi bien T.S. Eliot ou D.H. Lawrence que Cocteau ou les surréalistes, font connaître les poètes espagnols et proposent leur propre production dans les pages de cette revue. En contrepoint de leur activité évolue un autre groupe poétique « Los Estridentistas » (les Stridentistes), avant-garde joueuse et provocatrice, influencée par les futuristes italiens, mais ancrée dans le local. Maples Arce et List Arzubide sont deux des auteurs les plus marquants de ce mouvement qui fait figure d'exception dans un paysage poétique peu porté sur les ruptures. Mais la qualité de leur production ne leur permet pas de se préparer une descendance marquante.

La génération suivante, celle qui s'exprime à partir des années quarante, est plus ancrée dans la réalité et les confrontations d'idées qui donnent à la poésie un rôle moteur. Citons Efraín Huerta, Jaime Sabines

›››

Supplément à *Marché des lettres* n° 17
réalisé avec la Dirección General
de Publicaciones de la Secretaría de Cultura
Directeurs de la publication :
Yves Boudier, Jean-Michel Place
Rédacteur en chef : Vincent Gimeno-Pons
Direction artistique : Michel Mousseau,
Stéphan Nave / Imprimé en France
par Corlet Roto © Circé 2016

LES TROUBLANTS ÉCHOS de la poésie mexicaine

›››

ou Rubén Bonifaz Nuño, pour montrer combien les styles et les écritures sont aussi riches que variés. Au sein de ce temps éclot la parole poétique la plus marquante, la plus reconnue et la plus universelle, proposée par le poète le plus célèbre du Mexique : Octavio Paz. La portée de ses essais, la richesse de ses poèmes et son engagement permanent dans des combats de société lui donnent une place à part dans cet univers. Paz recherche l'universel, observe l'Inde ou le Japon, et dialogue avec les pensées et les œuvres les plus brillantes de son temps. Il propose de penser et de vivre en poète, dans toutes les activités possibles. Son influence est centrale et les auteurs qui partagent son temps le voient comme une référence incontournable. Des œuvres splendides comme celles de Tomás Segovia, Gerardo Deniz ou José Emilio Pacheco s'épanouissent à cette même époque.

Pour ce *Marché de la Poésie* la présence de poètes aux œuvres émergentes a été privilégiée, avec néanmoins l'apport d'auteurs déjà reconnus. La délégation proposée est représentative de cette richesse et de la pluralité des sensibilités qui s'expriment par l'écriture poétique. Les femmes sont particulièrement présentes car elles sont nombreuses à avoir proposé des textes de grande qualité depuis une cinquantaine d'années. Les plus jeunes auteurs présents sont issus d'une génération qui prend acte de la cruauté de notre époque et en rend compte avec humour et distance ; souvent dubitatifs face au lyrisme et surtout imprégnés de toutes les expressions artistiques, depuis les séries télévisées au cinéma en passant par les arts plastiques et la poésie elle-même, ils y trouvent des sources d'inspiration fructueuses.

La poésie mexicaine a longtemps manifesté son désir de participer à la Poésie du Monde. Paz, par exemple, a fait, à plusieurs reprises, référence à sa volonté de se rendre contemporain de tous les hommes grâce à son écriture. Cette question semble résolue par les générations suivantes ou, plus exactement, elle disparaît dans une pratique de la poésie immergée dans la société contemporaine, par nature universelle et globalisée. La force de sa présence est celle que chacun pourra découvrir à cette belle occasion.

Philippe Ollé-Laprune est éditeur, essayiste, auteur d'anthologies et directeur de revue. Résidant au Mexique depuis plus de vingt ans, il a développé un travail qui vise à diffuser les littératures françaises et latino-américaines.

Poésie mexicaine au 34e *Marché de la Poésie*

Durant tout le 34e Marché de la Poésie, place Saint-Sulpice Paris 6e, un espace consacré aux littératures et à la poésie mexicaines vous accueillera : stand 502

La Périphérie du 34e Marché de la Poésie

MERCREDI 25 MAI
CENTRE CULTUREL IRLANDAIS **19 H**

Poésie du Mexique#1 Irlande *vs* Mexique

Lancé avec succès début 2015, le **Gaulín Traditional Singers' Club** se veut un espace privilégié pour tous ceux qui aiment fredonner ou écouter des airs traditionnels irlandais ou d'autres contrées. **Barry Gleeson** endosse le rôle du « fear a' tí », ou animateur, pour un Gaulín singulier à l'accent mexicain. Originaire de Dublin, il est l'un des

Rodrigo Barahona

chanteurs traditionnels irlandais les plus en vue. Il sera rejoint par le chanteur mexicain **Rodrigo Barahona**, du groupe **El Mariachi Anáhuac** (réputé pour son répertoire populaire), et rendra hommage aux héros irlandais de l'histoire mexicaine.

Entrée : 3 €
Organisé avec le Centre culturel irlandais
Centre culturel irlandais
5 Rue des Irlandais – 75005 Paris
M° Place Monge (7)

LUNDI 6 JUIN
MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE **19 H**

Poésies du Mexique#2

Rencontre et lectures avec les poètes mexicains invités : **Jorge Esquinca**, **Oscar de Pablo** et **Paula Abramo**

Organisée avec la Maison de l'Amérique latine, l'Ambassade du Mexique à Paris et la Dirección General de Publicaciones de la Secretaría de Cultura

Maison de l'Amérique latine
217 Boulevard Saint-Germain – 75007 Paris
M° Solférino (12)

MARDI 7 JUIN
INSTITUT CULTUREL DU MEXIQUE **19 H**

Poésies du Mexique#3

Rencontre et lectures avec les poètes mexicains invités : **Jorge Esquinca**, **Oscar de Pablo** et **Paula Abramo**

Organisée avec l'Institut cultuel du Mexique et la Dirección General de Publicaciones de la Secretaría de Cultura

Institut culturel du Mexique
119 Rue Vieille du Temple – 75003 Paris
M° Filles du Calvaire (8)

34e Marché de la Poésie

MERCREDI 8 JUIN

16 h 30 La Quête du présent

Charles Gonzalès lira le discours prononcé par Octavio Paz à l'occasion de la remise de son prix Nobel de littérature (décembre 1990)

17 h Inauguration officielle

S.E. Juan Manuel Gómez-Robledo
Ambassadeur du Mexique en France
M. Jean-Pierre Lecoq
Maire du 6e Arrondissement de Paris
M. Yves Boudier *Président de c/i/r/c/é*

Avec l'intervention de **Werner Lambersy** (poète), en solidarité avec la Belgique. Puis **Yves Boudier** recevra **Philippe Ollé-Laprune**, **Jorge Esquinca**, **Serge Pey** et **Patrick Quillier**, pour une discussion sur la culture et la poésie mexicaine

20 h 1re Nuit du Marché – Concert
Mexique#4 – El Mariachi Anáhuac
Concert sur la scène du Marché

JEUDI 9 JUIN

15 h 30 Poésies du Mexique#5

Rencontre avec les poètes : **Jorge Esquinca**, **Óscar de Pablo**, **Paula Abramo**, reçus par **Patrick Quillier**
Scène du Marché

18 h 30 2e Nuit du Marché
Poésies du Mexique#6

Lectures avec les poètes **Paula Abramo**, **Karen Villeda**
Lectures en français par **Philippe Burin des Roziers** et **Sophie Lucarotti**
Scène du Marché

VENDREDI 10 JUIN

15 h 30 Poésies du Mexique#7

Rencontre avec les poètes **Silvia Eugenia Castillero**, **Julián Herbert**, **Karen Villeda**, reçus par **Serge Pey**
Scène du Marché

18 h 30 3e Nuit du Marché
Poésies du Mexique#8

Lectures avec les poètes **Coral Bracho**, **Jorge Esquinca**, **Óscar de Pablo**
Lectures en français par **Philippe Burin des Roziers** et **Sophie Lucarotti**
Scène du Marché

20 h 30 Mexique#9
Sodomía en la Nueva España

Texte de **Luis Felipe Fabre** – traduction de **Lisandro Abadie** avec la collaboration d'**Annie Le Brun** et de **Benjamin Lazar**
Lecture à 3 voix en espagnol et en français
Scène du Marché

SAMEDI 11 JUIN

15 h Avec du soleil sous la semelle

Présentation de l'anthologie mexicaine des éditions Caractères par **Jean Portante** et **Nicole Gdalia**

15 h 30 Poésies du Mexique#10

Rencontre avec les poètes **Coral Bracho**, **Luis Felipe Fabre**, reçus par **Serge Pey**
Scène du Marché

18 h 30 4e Nuit du Marché
Poésies du Mexique #11

Lectures avec les poètes
Silvia Eugenia Castillero,
Luis Felipe Fabre, **Julián Herbert**
Lectures en français par **Philippe Burin des Roziers** et **Sophie Lucarotti**
Scène du Marché

20 h 30 Concert

Mexique#12 – Sak Tzevul

Damian Martinez, guitariste et compositeur, créateur du Batzi-Rock – ou rock des peuples autochtones –, présente un tout nouveau rock mexicain qui incorpore des chansons dans les langues autochtones et ancestrales à un mélange électrisant de mélodies allant de légendes traditionnelles rock classiques à des inflexions indigènes qui évoquent un concept de modernité traditionnelle du Mexique profond d'aujourd'hui.
Damian Guadalupe Martinez Martinez (guitare et voix)
Enrique Roman Martinez Martinez (batterie)
Romeo Guadalupe Ramos Diaz (basse)
Ivan Cipacti Hernandez Espinosa (percussions)
Scène du Marché

DIMANCHE 12 JUIN

15 h 30 Poésies du Mexique#13

Rencontre avec les poètes **Coral Bracho**, **Silvia Eugenia Castillero**, **Luis Felipe Fabre**, **Julián Herbert**, reçus par **Serge Pey**
Scène du Marché

17 h Poésie du Mexique#14

Hommage à **Hugo Gutiérrez Vega** par **Patrick Quillier** et **Coral Bracho** :
Amour sans forme, et autres poèmes – anthologie brève de Hugo Gutiérrez Vega, traduit par Patrick Quillier (éditions Wallada)
Scène du Marché

La Périphérie du 34e Marché de la Poésie

LUNDI 13 JUIN
MAISON DE LA POÉSIE/ SCÈNE LITTÉRAIRE **20 H**

Poésies du Mexique#15

Rencontre et lectures avec les poètes mexicains invités, avant leur retour au Mexique : **Coral Bracho**, **Julián Herbert**, **Karen Villeda**, **Luis Felipe Fabre**, **Silvia Eugenia Castillero**

Organisée avec la Maison de la Poésie, l'Ambassade du Mexique à Paris et la Dirección General de Publicaciones de la Secretaría de Cultura

Maison de la Poésie – Scène Littéraire
157 rue Saint-Martin – 75003 Paris
M° Rambuteau (11)

MARDI 14 JUIN
LIBRAIRIE DES FEMMES **19 H**

Poésie : genre féminin pluriel

Rencontre et lectures avec **Silvia Eugenia Castillero**, **Jacqueline Merville**, **Catherine Weinzaepflen**, **Liliane Giraudon**, **Karen Villeda** et **Coral Bracho**

Organisée avec les éditions des Femmes

Librairie-éditions des Femmes
33 Rue Jacob – 75006 Paris
M° Saint-Germain des Près (4)

PHOTO : VALENTINA SINIEGO

Paula Abramo

Poème de bêtes innombrables

Il faudrait
réfléchir à propos de la crasse. Ça serait
utile. Par exemple :
où elle s'incruste. Et donc :
quel aspect revêt
le dégoût qui en découle. Par exemple :
des lentes accrochées aux cheveux
comme des perles, des condylomes
pareils
à des choux-fleurs, des croûtes
[rugueuses de psoriasis
que les Garra rufa rongent
dans des thermes raffinés.

(Tous les matins nous nous lavons
le corps avec des substances
abrasives. Grâce à elles
s'élimine le jour d'avant
et son souvenir
de sueurs.)

Personne
ne confesserait ces crasses, mais
des index et des langues s'aiguisent bien
contre d'autres évidentes incrustations.
Par exemple :
d'innombrables bêtes qui soudain
prennent possession d'un recoin
[de cette ville.
Pas d'un recoin. Du centre.
Pas des bêtes. Des hommes.
Mais comme des bêtes. C'est-à-dire :
[dans des repaires.
Hommes. Femmes. Sans toilettes.
Comme des bêtes. Comme
des troglodytes. Leur langue, celle
[des chauve-souris.
Que crient-ils ? Du guano.
De la puanteur.
Ils sont venus
avec leurs problèmes
nous déranger et n'avaient même pas de wc
où caguer et ils ont altéré
l'ordre des choses,
en déplaçant les marges vers le centre.
(Même comme ça il y a toujours
[quelque chose
qui se retrouve dans les mouchoirs,
quelque chose de cette odeur
[emmagasinée dans la soie,
malgré tous les parfums et toutes
[les eaux de Cologne.
Quelque chose
qui est plus proprement
nous
demeure dans les goussets).

Ils n'étaient pas que bizarres : ils étaient
foncés. Ils végétaient dans la ville pure
comme une gale inexplicable.
On pensait : qu'ils s'en aillent.
Ils n'étaient pas d'ici. Il fallait
les nettoyer.

(On a lavé les cours d'une eau adamantine
qui nettoie les feuilles mortes,
la poussière, les urines
du chien contre le mur, les restes,
les miettes, les fourmis.)

Les fourmis. Les restes. Le Zócalo
est propre ce matin, dit la radio.
Bêtes innombrables. Pas des bêtes.
Des hommes. Pas de la crasse. Des
[hommes.
Et des femmes. Pas de la croûte : de
[la gnose.
Sous des tentes. Sous la pluie.
Parmi les flaques.
Et plus rien. C'est propre. Qu'ils disent.
Ils disaient quelque chose. Ils gênaient
la circulation. Tu les as entendus ?
Que pouvaient-ils vouloir ?
Peut-être le dégoût naît-il
de l'innombrable.

(Nous sortons par des matins parfaits
sans mouches
ni fourmis, sans rats, au pire
d'innombrables pigeons
– qui de près donnent la nausée, mais
sortent si bien sur les photos –
pour prendre des clichés
sur les places.)

Traduction de Jean-Luc Lacarrière

DR

Coral Bracho

Et ce n'est pas là qu'il se montre

Cet animal.
Cette épaisseur nocturne, moelleuse
et trouble
que nous remuons.

Que nous guidons
pour la voir gesticuler. Un ours vient
[jusqu'à la foire
et d'ici nous observe : ses grosses
[pattes inquiètes,
comme entre des verres.
Nous connaissons sa danse et ce
[n'est pas là
qu'elle se montre ; cependant nous
[acquiesçons,
nous oublions vaguement.
Ou peut-être en nous retournant
nous voyons la lumière tranquille
[devant l'équilibriste.
Nous titubons
pour lui. Pour lui nous lâchons la
[perche élancée.
En lui nous sentons le temps
chanceler.

Mais qui gémit ou chante dans cette
[baraque sale, diminuée ?
Rien nous n'en entrevoyons, rien
n'en perçons. Et quelqu'un
[s'approche déjà,
et nous conduit à travers
les étals humides.

Quelque chose là nous remue.
Quelque chose nous force à retourner.

Traductions de Jean Portante *in Avec du soleil sous la semelle. Onze poètes mexicains d'aujourd'hui,* anthologie établie et traduite par Jean Portante, éditions Caractères, 2016.

Le train ne s'arrête plus dans ces villages

Cet animal qui s'emballe,
qui s'enfuit sans répit avec sa crainte
[fatiguée,
avec son incertaine angoisse,
comme le fantôme furtif
de ce bétail qu'on menait à travers des
[rues larges
jusqu'à ces wagons ; qui mugit
avec un son épais
où se heurtent sans s'assembler
graves et aigus, échos et opaques tons
[rougeâtres ;
cet animal qui s'enfuit, qui fuit
[démesurément
sans s'arrêter
et sans pouvoir s'échapper,
esclave de ce rythme frappant et agile,
[cet engrenage
qui le harcèle,
qui donne les consignes,
qui marque les mouvements comme
[une horloge,
comme un fouet, et l'enchaîne ;
un contremaître sans voix
qui le violente, qui le tenaille,
avec l'insistance sans cœur et fébrile
de toute machine, de toute
compulsive entreprise, contrainte ; cet
[animal,
cet animal qui s'enfuit,
qui prévient,
qui irrépressiblement
prévient, inconsolablement,
mugit,
et prévient,
au bord de chaque village, de chaque
[carrefour,
que le voilà,
qu'on le poursuit, qu'il n'en
peut presque plus, mais qu'on ne le
[freine pas,
qu'on ne l'arrête pas ; que personne
ni rien n'essaie ; qu'on n'ose pas
– et c'est pour ça qu'il prévient –
traverser les voies.

Son signal se fait jour

Si l'empereur rit
un fil tombe qui coupe
et divise le royaume.
Une moitié s'enfonce. L'autre
est le salon doré.

Son rire est la flamme brève
sur les candélabres
et l'arôme sec
du bûcher. Une flamme qui tremble
comme un miroir ;
son signal se fait jour.

Paula Abramo (Mexico, 1980) est titulaire d'une licence et d'une maîtrise de lettres classiques de l'Université nationale (UNAM). Elle a donné des cours de littérature brésilienne au Collège d'études latino-américaines de cette même université et a traduit une trentaine de livres du portugais, parmi lesquels les romans *El Ateneo* de Raul Pompeia (UNAM/Conaculta, 2015), *La tristeza extraordinaria del leopardo de las nieves* de Joca Terron (Almadía, 2015), *El libro de las imposibilidades* et *Domingos sin Dios* de Luiz Ruffato (Elephas, 2015). Elle est l'auteure du recueil de poésies *Fiat Lux* (FETA, 2012), pour lequel elle a obtenu le premier Prix de poésie Joaquín Xirau Icaza, octroyé par le Colegio de México, en 2013. Elle a été boursière du programme Jeunes créateurs du Fonds national pour la culture et les arts (Fonca) dans la section de poésie, à deux reprises.

Coral Bracho (Mexico, 1951) est poète et traductrice. Parmi ses recueils de poésie figurent : *Peces de piel fugaz* (1977), *El ser que va a morir* (1982), *Tierra de entraña ardiente* (1992) et *Huellas de luz* (2006) qui rassemble les titres précédents, *La voluntad del ámbar* (1998), *Ese espacio, ese jardín* (2003), *Cuarto de Hotel* (2007), *Si ríe el emperador* (2010), *Marfa, Texas* (2015). Elle a été boursière de la fondation John Simon Guggenheim de New York et du Système national des créateurs d'art au Mexique. Elle a reçu, entre autres, le Prix Xavier Villaurrutia en 2003, le Prix national de poésie Aguascalientes en 1981, le Prix international de poésie Jaime Sabines-Gatien Lapointe (Québec, 2011) et le Prix international de poésie Zacatecas en 2011. Ses livres ont été publiés dans nombre de pays et traduits dans plusieurs langues. En 2015, les éditions Al Manar ont publié *Chambre d'hôtel* en version bilingue.

Silvia Eugenia Castillero

PHOTO : PAULA ISLAS

Le Vautour

Il est tout desséché, recroquevillé, chauve après tant de réclusion. Il a gardé sa cape noire brodée d'hermine et son regard pénétrant mais la vieillesse se devine dans sa peau, rebroussée sur elle-même sans parvenir à ceindre son grand volume antérieur. Dans sa cellule il y a quelques troncs qui voudraient ressembler à un banc ; c'est là qu'il grimpe et demeure, l'échine un peu plus voûtée chaque jour. Il perçoit encore les mouvements de l'air, déploie ses ailes et vole comme il le faisait au temps de ses exploits, quand il s'abandonnait aux colonnes de vent chaud frémissantes au milieu des rocs, pour s'élever très haut en spirale. Mais aussitôt son corps déplumé vient s'écraser contre les barreaux et l'élan se casse net. Le bruit fait accourir les gardiens, il recule, feint d'être minuscule et cache la courbure acérée de son bec. Il est devenu craintif, lent et opaque dans ses fureurs. Depuis sa capture, on l'a privé de viande pour le rendre prudent et sa pâleur de végétarien lui donne une allure chétive : on dirait un corbeau mélancolique perché sur un arbre sec.

Traduction de Claude Couffon
in Zooliloques/Zooliloquios, Indigo éditions, Paris, 1997

Seine (Sépia)

Quelles anciennes rues dans les eaux
[lucides du fleuve,
d'elles jaillissent barques et mirages,
[diverses formes du souvenir.
Je marche et plonge dans les eaux
[bleutées, comme une peau de tigre
souillée de lumières, dans la ville
[le fleuve coule.
Je marche et je plonge
entre des murailles d'eau, les lignes
[oubliées
sont les nervures de quelque niche
[occulte.

Phosphorescent le ciel ploie
mais la lumière plus haute – au bord –
est une pierre qui geint,
racine empêtrée dans le temps.

Je marche et plonge :
les ponts étirent leur démesure,
bouleversent le relief du passé.
Je remonte les siècles jusqu'à regarder
l'eau sculpter ma propre histoire.

Là naît
un feu dans les vitraux :
tes cuisses et mes seins
se brûlent derrière l'autel.

Comme des plantes épineuses
sur les corps,
à présent vient l'orage tel un froid
[sablonneux.

Le souvenir brisé plonge
temple renversé.
Et il ne reste que ce passage de canot
sur les nervures du temps.

D'un coup

Ce doivent être la mer et sa fureur.
Elle a d'un coup entraîné les formes,
[la langue,
la prière matinale. Ce doit être
cette extraordinaire source de cristal
[en morceaux.
Laboureur irrésolu, océan orphelin,
elle a débordé l'intimité ;
furieuse, elle a perforé les fers de la nuit.
Fureur venue de l'épaisseur de sables
et de roches. Avec son profil de ressac
elle nous a laissés sans côte, sans quais,
dans l'abstraite posture de l'aube.

Traductions de Francois-Michel Durazzo
in Héloïse, éditions du Noroît, Montréal, 2012

Silvia Eugenia Castillero (Mexico, 1963) est l'auteure des essais *Entre dos silencios, la poesía como experiencia* (Tierra Adentro, Mexico, 1992 et 2003) et *Aberraciones: El ocio de las formas* (UNAM, 2008). Elle a publié les recueils de poésie *Como si despacio la noche* (secretaría de Cultura de Jalisco, Guadalajara, 1993) ; *Nudos de luz* (editorial Sur et Université de Guadalajara, Guadalajara, 1995) ; *Zooliloques*, édition bilingue, traduction en français de Claude Couffon (Indigo éditions, Paris, 1997) ; *Zooliloquios. Historia no natural* (Conaculta, col. Práctica Mortal, Mexico, 2003) ; *Eloísa* (editorial Aldus et Université de Guadalajara, Mexico, 2010) ; *Héloïse*, traduction en français de François-Michel Durazzo (éditions du Noroît, Montréal, 2012) ; *Eloise*, traduction en anglais de Sarah Pollack (Unicorn Press, Inc., Greensboro, 2014). Elle a obtenu le deuxième prix de poésie du « Certamen internacional Letras del Bicentenario Sor Juana Inés de la Cruz » en 2011, avec le livre *En un laúd – la catedral* (Fondo editorial EdoMex, 2012). Elle est actuellement directrice du magazine littéraire *Luvina* de l'Université de Guadalajara et elle est membre du Système national de créateurs d'art.

Jorge Esquinca

DR

La noria

Nous habitons dans la périphérie et soudain des cendres nous tombent du ciel. Nous avons le petit champ, la piscine du club et la supérette où nous achetons des carottes au vinaigre. La cendre c'est à cause du brûlage des roseaux. Plus loin, il y a le collège des thérésiennes ; plus par ici, en montant la côte, l'institut des jésuites. Presque personne n'ose entrer dans la grotte de la noria ou dans la maison vide des Venturi. La noria pue la merde et le vrombissement des moteurs te martèle la tête. Tu peux tomber dans l'obscurité du trou où Aurélia, la fille des Venturi, a disparu. Les servantes disent que l'Enlève-enfants l'a emportée. Ils n'ont plus jamais retrouvé son corps et la famille a déménagé dans un autre quartier. On raconte aussi que, des fois, elle apparaît là, dans la pénombre de la noria, assise sur la margelle du puits. Moi j'aimais voir comment brillait le duvet doré de ses jambes quand nous urinions près du ruisseau, au bord du petit champ. Plus loin il n'y a que les collines.

Le sable s'est élevé. Nous traversions le petit champ, en route vers le collège des thérésiennes. Alors le tourbillon s'est levé. C'était comme une poussière de racines, pierres, roseaux. En entrant, le visage, les mains, les genoux, te démangeaient. Ça démangeait sur tous les endroits découverts. Mais c'était comme une berceuse et nous voulions y rester tout l'après-midi. Isabel, une fille basanée à la natte longue, s'écria : « Les tourbillons sont le diable et emportent les gosses qui disent des gros mots, donc taisez-vous. » Nous traversâmes la poussière devenue muette. Moi je savais déjà pour ce foutu-pédé-enculé mais je me suis tu car je croyais au diable et en plus j'aimais Isabel. Ensuite j'ai pensé, j'aurais dû essayer, juste pour voir si c'était vrai.

Tête de porc

Les crapauds apparaissent avec les premières pluies. Gros et bruns comme les mains du boucher. Les bœufs pendent à des crochets, à côté d'une tête de porc qui se couvre peu à peu de mouches vertes. Une fois Violeta nous a dit qu'elle avait rêvé du boucher. Il portait entre ses mains un paquet ensanglanté. Il est arrivé près d'un arbre et a commencé à creuser. C'était une nuit profonde et on ne pouvait pas bien voir. Violeta s'approcha sans faire de bruit. Elle vit alors que ce que le boucher voulait enterrer, c'était sa propre tête. Les crapauds respirent difficilement, comme si l'air qui entre et les gonfle leur faisait mal. Ils sont comme une chose jetée par terre qui te regarde avec des yeux jaunes. Violeta dit qu'après avoir jeté sa tête entre les racines le boucher a marché lentement à travers le petit champ, qu'il lançait des petits cris très aigus et que maintenant il avait une tête de porc. Comme les crapauds ne bougent pratiquement pas c'est simple, en visant bien, de les éventrer avec un bon coup de pierre.

Traductions de Susana Echevarría Hayem

Jorge Esquinca (Mexico, 1957) a été éditeur du supplément culturel *Nostromo* et chroniqueur de la revue *Vuelta*. Il a publié, entre autres, les ouvrages de poésie *Alianza de los reinos* (1988), *Paloma de otros diluvios* (1990), *El cardo en la voz* (1991), *Isla de las manos reunidas* (1997). *Paso de ciervo* (1998), *Vena cava* (2002). Sous le titre de *Región 1982-2002*, l'Université nationale de Mexico (UNAM) a publié, en 2004, son œuvre poétique. Par la suite, ont été publiés *Uccello* (2005), *Cuaderno para iluminar* (2008) et *Anímula* (2010). Il a traduit des livres de poètes de langues anglaise et française. Il a également publié deux livres d'artiste : *Piedra, una fábula* (2002) réalisé avec Jan Hendrix et *Canijos canes* (2013) avec Penélope Downes. En 1990 il a été lauréat du Prix de poésie Aguascalientes et l'année suivante du Prix national de traduction de poésie. Il a été boursier du ministère de la Culture en France et de la fondation Civitella Ranieri en Italie. Son livre *Descripción de un brillo azul cobalto* (2008) a obtenu le Prix ibéro-américain de poésie Jaime Sabines. Ses livres les plus récents sont *Teoría del campo unificado* (poésie, 2013), *El rapto de Eloísa* (conte pour enfants, 2014) *Breve catálogo de fuerzas* (essai, 2015), *Cámara nupcial* (poésie, 2015). Il est membre du Système national de créateurs d'art. Il habite à Guadalajara où il dirige les éditions Mano Santa et anime des ateliers d'écriture.

Sodomie en Nouvelle Espagne

10
Entre, du néant vers le néant, le Néant
enveloppé d'un de ses déguisements
de chair.

Dit
la Sainte Doctrine : C'est le Néant.
Dit la Sainte Doctrine : C'est la chair de
ceux qui n'engendrent rien. Dit la Chair :
C'est le Néant qui bat dans la chair. Dit la
[Sainte Doctrine : C'est l'horrible.

Le Greffier lit à voix haute un papier qui
[dit :

Entre,
du néant vers le néant, le Néant
enveloppé d'un de ses déguisements
[de chair : une chair
appelée Juan de la Vega : c'est Juan
[de la Vega qui entre,

entouré de gardes mais il entre, enchaîné
mais il entre sur scène, Juan de la Vega :
acteur principal.

Dit
Juan de la Vega : appelle-moi Cotita.
Cotita dit : Rien, je n'ai rien fait de ce dont
[on m'accuse.

11

Entrent,
enchaînés, quatre hommes
plus Juan de la Vega : cinq hommes
[enchaînés.

Le Greffier
lit un papier à voix haute : Juan de la Vega
et quatre de ses complices ont été
[appréhendés par l'Alcade.

Dit l'Alcade : Ils étaient nus tous
[ensemble !

Dit
Tomas de Santiago :
Régulièrement Juan de la Vega recevait
[la visite
de jeunes hommes qu'il appelait mon
[âme, ma vie,
mon cœur, et si ceux-ci ne l'appelaient
pas Cotita il s'en offensait.

Il dit :
Juan de la Vega s'asseyait
par terre telle une femme
et faisaient des tortillas et lavait
et cuisinait et les jeunes hommes
s'asseyaient près de lui et ils dormaient
ensemble en une chambre.

Crime contre nature !, s'exclame la sainte
[Doctrine.

Crime
contre la Nature qui entre
parée de feuillages à la verdeur affichée :

la Nature entre et dit : Ce n'est pas un
[crime
contre la Nature car telle
est sa nature.

(Graillements, petits rires, sifflets, huées.)

Le Greffier
lit un papier à voix haute :
Juan de la Vega, Joseph Duran,
Geronimo Calbo, Miguel Geronimo et
[Simon de Chaves :
accusés d'avoir commis le crime contre
nature les uns avec les autres.

Traductions de Jean-Luc Lacarrière

Luis Felipe Fabre

DR

Luis Felipe Fabre (Mexico, 1974) a publié un livre d'essai : *Leyendo agujeros. Ensayos sobre (des)escritura, antiescritura y no escritura* (2005) et les recueils de poésie *Cabaret Provenza* (2007), *La sodomía en la Nueva España* (2010) et *Poemas de terror y de misterio* (2013). Il est également l'auteur des anthologies *Divino Tesoro. Muestra de nueva poesía mexicana* (2008), *La Edad de Oro, Antología de poesía mexicana actual* (2012) et *Arte & basura. Una antología poética de Mario Santiago Papasquiaro* (2012). En 2014 il organise, avec Fernando Mesta, *Todos los originales serán destruidos,* une exposition d'art contemporain réalisée par des poètes mexicains. En 2015, Ugly Duckling Press publie *Sor Juana and Other Monsters,* une sélection de ses poèmes, traduite par John Pluecker. Il est membre du Système national de créateurs d'art.

DR

Julián Herbert

Faubourg d'une balle

Mónica :

1. Il aurait fallu que tu me rencontres
[un peu avant,
quand toute la cocaïne, tous les sous-sols
idylliques ont fait de moi momentanément
un amant médiocre.
Des plaisirs qui cassaient la mémoire
[de la peau
comme on casse une noix en l'écrasant
dans le poing contre une autre. Une vague
aspirine de douleur.

Il aurait fallu que tu connaisses ces
[murmures rigides,
mes articulations flétries, l'arythmie
comme brume. Un moine traversé
de sa qualité d'homme courageux et
[de Nembutal.

Je t'aurais fait l'amour
depuis une pustule. Tu saurais
(et moi à travers toi, en touchant
de ma main kérosène l'épaisseur
des jaguars)
que la jouissance ravie
provient de mauvais sentiments ;
pas une générosité
mais une réconciliation.

Dommage qu'il ne suffise pas de le dire
(et c'est pour ça qu'en écrivant
la confession c'est le faubourg d'une balle
[qui trouve sa cible
et c'est pour ça que la poésie est la fissure
la moins visible de nos urnes funéraires)
pour arrondir le voyage du désir
vers la vallée des morts.

Arrondir : une sphère d'épiphanie
et de haine
dans laquelle te dénuder serait
[un symbole de moi.

2. Je n'aime que les inconnues.
(Confession, faubourg d'une balle :
« reviens, colombe,
que le cerf est une brillante étoile aux
[jaunes épines,
lui-même son propre safari de splendeur
[carnassière,
sa gerbe mystique de francs-tireurs.
Reviens, qu'ils sont en train de tirer en l'air
maintenant qu'il n'y a plus de cerfs
[debout ».)

Je m'en suis rendu compte à trente ans,
[avec ma deuxième femme.
Elle était dans l'embrasure d'une porte,
[rieuse,
sa chevelure encore humide jusqu'aux
[épaules.
Elle portait un chemisier vert
qui l'avait toujours rendue fière
parce que j'en parlais dans un de mes
[poèmes.

Je l'ai regardée et
j'ai compris que je ne l'aimais plus.

(C'est que, à force de caresses, les lignes
de sa main sont devenues
sacrées, intraitables. »

« C'est que, à force d'aller vers l'intérieur,
elle s'est éloignée de moi. »)

Ce fut une chose vulgaire : je l'ai trompée
avec deux femmes, dépensé son argent.

Quelques mois plus tard
elle m'a envoyé dans une enveloppe kraft
son chemisier en lambeaux.

Moi j'avais écrit

un panier d'osier pour conserver tes yeux,
ton chemisier vert, ta voix qui est le jardin
où je marche en rêve [...]
pour que chaque fois que tu te penches
sur ce morceau de papier
tu brilles comme une étoile tombée dans
[l'étang

Tombée.
Tombée.
Regarde :
reviens,

qu'ils sont en train de tirer en l'air.

Traduction de Jean-Luc Lacarrière

Julián Herbert (Acapulco, 1971) est l'auteur des recueils de poèmes *El nombre de esta casa* (1999), *La resistencia* (2003), *Kubla Khan* (2005), *Pastilla camaleón* (2009), *Depósito salvado* (videopoemas, 2012) et *Álbum Iscariote* (2013), ainsi que de l'ouvrage de critique littéraire *Caníbal. Apuntes sobre poesía mexicana reciente* (2010). Comme romancier il a publié *Un mundo infiel* (2004), *Cocaína* (manual de usuario) (2006), *Canción de tumba* (2011) et *La casa del dolor ajeno* (2015). Il a obtenu le Prix national de littérature Gilberto Owen (2004), le Prix national du conte Juan José Arreola (2006), le Prix national du conte Agustín Yáñez (2008), le Prix Jaén du roman (2011) et le Prix ibéro-américain du roman Elena Poniatowska (2012). Il est vocaliste d'un groupe de rock et membre du Système national de créateurs d'art. Quelques-uns de ses livres ont été publiés en plusieurs langues.

DR

Óscar de Pablo

Personne (que je connaisse) n'est Ptolémée III

et, pourtant, hélas, nous vivons engagés
à augmenter la gloire de la dynastie
  [des Lagides, en apportant au troisième
  des Ptolémées,
le nommé Évergète, depuis un Sud quasi
mythique de vert pur, des centaines de
milliers d'éléphants.

Des centaines de milliers. Mardi
  [je voudrais emprunter une voiture
  et t'emmener manger des tacos à
Huichapan. Mardi j'aimerais, mais
  [c'est mardi et quelqu'un doit apporter
  à Ptolémée III, le nommé
Évergète, ses milliers d'éléphants.

Tout le monde le sait. C'est pour ça que
personne ne va me prêter sa voiture.

Des centaines de milliers d'éléphants.
Des centaines de milliers de machines
  [de guerre arborées
d'ivoire et blindées de boue. Grâce à elles
  [l'Égypte
des fils de Lagos
sera crainte même par les Séleucides.
  [Des centaines de milliers d'ouragans
  quadrupèdes, dans
lesquels bat peut-être un cœur gentil,
  [mais qui dehors portent le poids
  insoutenable d'un tank
cuirassé. Des centaines de milliers
  [de machines de guerre.

J'aime le ciel d'argent quand s'achève la
  [province d'Hidalgo
et l'odeur des tacos. Je veux une route
  [dégagée
sur laquelle tu pourras de nouveau me
  [raconter
ce qu'écrivit Agatharchide de Cnide. Mais
  [je te l'ai déjà dit : mardi je ne peux pas.
Peut-être à Pâques. On sait tous que
  [le mardi suivant tombe un mardi. Et
  Ptolomée n'exige pas que
je me marie, mais bien que j'embarque.

Nous savons tous parfaitement qu'un seul
  [éléphant, transporter un seul éléphant
  par voie maritime,
requiert un navire d'un formidable
  [tonnage. Et nous savons tous
  parfaitement que la Mer Érythrée,
qui mouille les plages du vert Soudan, est
  [sablonneuse et peu profonde, adaptée
  seulement aux
barques à rames les plus légères.
  [Tous, nous tous, et Agatharchide aussi,
  connaissons ces vérités par
cœur. Mais Ptolomée III, comme le dit
  [bien le titre, n'est que je sache
  personne. Personne que je
connaisse. Qu'est-ce qu'un roi peut savoir
  [de barques, de bancs de sable et de
  bas-fonds ? Chante-moi
une chanson, même si c'en est une de
  [ton époque. Chante-moi une chanson.
  S'il faut comme ça
notre bateau ne s'échouera pas.

Ici dans les eaux vertes du Soudan, la mer
  [est trop
profonde pour un homme
et pas assez pour un navire de charge.
  [Après l'échouement du bateau, le
  sable commence à
l'entourer et le transforme peu à peu en
  [îlot. Loin du continent : trop loin. C'est
  un endroit
magnifique pour que douze hommes et un
  [immense éléphant bardé de chaînes
fassent du soleil et de la faim leur tombe
  [collective. Les faibles ont de la chance ;
  ils sont les
premiers à être exécutés, pour
  [économiser vivres et eau, parce que
  ceux qui demeurent
ajoutent à leurs fardeaux
le temps et le remords
mais ne se sauvent pas davantage.

Tu vois ? Tu vois ? Je t'ai dit
que ce mardi j'avais
envie d'aller à Huichapan. Chante-moi
  [une chanson. Peut-être que comme ça
  je cesserai d'entendre
les
voix
des six compagnons que nous avons tués
en échange d'une prolongation inutile de
  [six jours.

Des milliers d'expéditions comme
  [celle-ci, des milliers de mardis morts
  et échoués. Mais que se
poursuive le cycle : au moins quelques
  [douzaines d'entre nous pourront
  apporter au roi sa cargaison
d'éléphants.

Traduction de Jean-Luc Lacarrière

Óscar de Pablo (Cuernavaca, 1979) est l'auteur de plusieurs ouvrages de poésie, parmi lesquels figurent *Los endemoniados* (2004), *Sonata para manos sucias* (2005), *Debiste haber contado otras historias* (2006), *El baile de las condiciones* (2011), *De la materia en forma de sonido* (2015), ainsi que le roman *El hábito de la noche* (2011) et le récit historique *El capitán Sangrefría–Conversación con el fantasma de Rosendo Gómez Lorenzo* (2015). Il a obtenu les prix de poésie Elías Nandino (2004), Jaime Reyes (2005) et Francisco Cervantes (2006), ainsi que le prix du scenario Alejandro Galindo (2010).

Karen Villeda

I. GÜELDRES

Sept tonneaux disloqués. Sept tonneaux
comme prétexte pour quatorze bras.
Quarante-neuf sacs, des sacs de farine
de blé noir pour l'esprit belliqueux.
Des mouches, une centaine. Sept
chemises qui pâlissent avec sept
tonneaux. Du sel par poignées. Quatorze
bras rivaux, sept mers, une écoutille.

Sept marins la langue pendante.
Le gaillard d'avant décoré de guirlandes
de tulipes. Quatorze bras se disputant
le nid de corbeau. Une vergue de misaine.
Une cloche et le timon du gouvernail.
Un timon sans timonier, tant de gencives
saignantes. « Un galion flamand que
l'on baptisa Güeldres ».

D'innombrables mâts, sept grands mâts
de hune, quatorze mâts de misaine.
Quarante-neuf ballots contre le froid.
Des mouches par douzaines. Un bossoir
avalant la chaîne d'ancre. Un compas
de navigation et un foulard. Un perroquet
à la huppe endiablée, l'adieu. 1598,
sept chemises.

Du sel par poignées. Une chaloupe,
ses membrures en croissant de lune.
Des échardes à foison et une longue-vue.
Sept marins la langue pendante. Quatorze
canons les ont dans leur ligne de mire.
Du sel, du sel sans quarante-neuf sacs.
Le fond de la carène et un tonneau d'eau
douce, la mer jalouse.

Lui – un d'entre nous – deviendra un homme. À notre retour, il sera appelé « L'Amiral ». Le vent se lève, on serre les cordages. Des mouches et des mouches. Sept tonneaux disloqués, quatorze bras rivaux et du sel sans quarante-neuf sacs traditionnels.
Sept arquebuses, une rafale et un cercueil. *Il becquettra nos tétons car nous saurons le nommer.*

Nous apercevons une île. Nous la tenons entre le pouce et l'index. Paysage, une mouche. Légendes de la Mer du Nord incrustées dans les côtes du Güeldres, sept marins se mordillant. Sept langues enflées et quatorze bras rivaux.
Sept têtes qui pendent d'une vague.
L'un d'entre nous va lancer le harpon.

Les vitres du tableau arrière reflètent sept chemises. Tous s'épient. Quatorze poulies hissent les voiles, la coque glissante. Ils rêvent tous de chasser des baleines, tous sauf un. Des vagues qui déferlent, crachant sur les rêveurs.
Six têtes se battent et un homme certain.
On serre les cordages.

Traduction de Jean-Luc Lacarrière

DR

Karen Villeda (Tlaxcala, 1985) a publié un livre pour enfants, *Cuadrado de Cabeza* (Edebé, 2015) et quatre recueils de poèmes : *Dodo* (Conaculta, 2013), *Constantinopla* (Posdata ediciones, 2013), *Babia* (UNAM, 2011) et *Tesauro* (Conaculta, 2010). Elle a été résidente de la Ragdale Foundation et fait actuellement partie du Programme international d'écriture de l'université d'Iowa. Elle a été boursière du programme Jeunes Créateurs Fonca, de l'Open Society Foundations et du Département d'état des États-Unis. Elle a été lauréate du Prix Bellas Artes du conte pour enfants Juan de la Cabada en 2014, du Prix national de jeune poésie Elías Nandino en 2013 ; elle a reçu le premier Prix de poésie de la revue *Punto de partida* en 2008 et le IVe Prix national de poésie pour enfants Narciso Mendoza en 2005. Dans POETronicA (www.poetronica.net) elle présente ses travaux de poésie et de multimedia. Son intérêt pour la poésie et sa relation avec les différents supports technologiques commence avec LABO : Laboratoire de cyber poésie (www.labo.com.mx). Une partie de son œuvre numérique paraîtra dans le troisième volume de l'Electronic Literature Collection du Massachusetts Institute of Technology (MIT).

DR

MERCREDI 8 JUIN
20 h
1re Nuit du Marché

El Mariachi Anáhuac
Répertoire traditionnel et moderne des mariachis mexicains

DR

El Mariachi Anáhuac

Mariachi (bois qui résonnent ensemble)
Anáhuac (lieu entouré d'eau, nom de la vallée de Mexico).

En 1990, Rodrigo Barahona, réputé pour sa connaissance et la diffusion des musiques traditionnelles du Mexique, fonde El Marachi Anáhuac, sous l'impulsion des institutions mexicaines en France ; avec ses mariachis, il devient un des ambassadeurs de la musique mexicaine, en Europe et dans le monde. Guitariste et musicologue, il se passionne pour différentes expressions musicales mexicaines et latino américaines qu'il interprète pour vous, entouré des meilleurs musiciens du genre.

DR

SAMEDI 11 JUIN
20 h 30
4e Nuit du Marché

Sak Tzevul
Rock mexicain

Sak Tzevul

Damian Martinez, guitariste et compositeur, créateur du Batzi-Rock – ou rock des peuples autochtones –, présente un tout nouveau rock mexicain qui incorpore des chansons dans les langues autochtones et ancestrales à un mélange électrisant de mélodies allant de légendes traditionnelles rock classique à des inflexions indigènes qui évoquent un concept de modernité traditionnelle du peuple du Mexique profond aujourd'hui.

Damian Guadalupe Martinez Martinez : guitare et voix
Enrique Roman Martinez Martinez : batterie
Romeo Guadalupe Ramos Diaz : basse
Ivan Cipacti Hernandez Espinosa : percussions

PHOTO : NATHANIEL BARUCH

VENDREDI 10 JUIN
20 h 30
3e Nuit du Marché

La Sodomía en la Nueva España

DR

La Sodomía en la Nueva España

La Sodomie en Nouvelle Espagne

Auto-sacramental
de **Luis Felipe Fabre** (2010)
Traduction de **Lisandro Abadie**
Avec la collaboration d'**Annie Le Brun**
et de **Benjamin Lazar**

Lecture à trois voix en espagnol
et en français

Mexico, 1657 : 14 hommes sont accusés de crime de sodomie, jugés et brûlés. À partir des archives de leur procès et de journaux d'époque, et en s'inspirant du théâtre et de la poésie du Siècle d'Or espagnol, le poète contemporain Luis Felipe Fabre a composé une œuvre à la fois drôle et bouleversante. Son livre se transforme en théâtre dont les personnages sortent des coulisses du néant pour s'avancer sur la scène blanche de la page.
Le Silence, la Sainte Doctrine, la Justice, la Chair, la Nature, l'Autre et tous les accusés, avec à leur tête le travesti Juan de la Vega – qui préfère se faire appeler Cotita de l'Incarnation – sont convoqués par Luis Felipe Fabre pour rejouer leur rôle dans le présent brûlant du poème.

Production : le Théâtre de l'incrédule

LIBROSMÉXICO.MX

Le site internet où tu peux partager des commentaires sur tes livres préférés, faire des listes, des quiz et rencontrer d'autres lecteurs.

LibrosMéxico, tous les livres sur une seule page.*

EN PLUS

Un portail pour les professionnels du livre *pro.librosmexico.mx*

Un observatoire de la lecture *observatorio.librosmexico.mx*

Un moteur de recherche d'espaces de lecture *atlas.librosmexico.mx*

Et une bibliothèque digitale de classiques mexicains *clasicos.librosmexico.mx*

LIBROSMÉXICO.MX @LIBROSMÉXICOMX

*Livres produits et commercialisés au Mexique, en espagnol.